

Ne faisons pas semblant de comprendre !

Parfois, il n'y a rien à comprendre.



Philippe Thiriart ¹

Attention aux textes difficiles à lire ! Ils cachent souvent une confusion manipulatrice. De nombreuses expériences psychologiques révèlent un biais social en faveur des théories fumeuses ; elles permettraient un statut social avantageux à leurs auteurs et à leurs défenseurs.

Les gens simples, peu instruits, se méfient des intellectuels. Ils craignent de se faire manipuler par les arguties des lettrés qui sont souvent au service d'un quelconque pouvoir établi ou de leurs intérêts propres. Les gens simples reconnaissent assez volontiers qu'ils ne sont pas en mesure de juger du bien-fondé des discours des maîtres-penseurs. Par contre, les étudiants maîtres-penseurs sont souvent à la recherche d'un grand auteur, d'une figure totémique de laquelle ils peuvent se réclamer. Ainsi, ils se prédisposent à la crédulité. Parmi ces figures totémiques, on peut mentionner Karl Marx, Sigmund Freud ou Claude Lévi-Strauss, qui ont été suivis par bien des disciples même si leurs théories manquaient nettement d'efficacité pragmatique. D'où viendrait cet attrait pour les grandes théories intellectuelles explicatives ?

La réalité humaine est complexe et chaotique. La prédiction des événements est difficile et leur maîtrise l'est encore plus. À défaut de prévoir ou de maîtriser les phénomènes, on peut se consoler en les expliquant. L'explication constitue alors un mécanisme de défense à l'égard des contrariétés et des incertitudes de la vie concrète. À la limite, l'explication est une illusion agréable. En outre, l'explication, si elle impressionne d'autres individus, permet à son porte-parole d'accéder à un statut avantageux. L'explication intellectuelle permet

alors de prétendre à un statut supérieur aux yeux d'autrui et de soi-même. Par conséquent, un discours apparemment profond peut constituer une mystification qui apporte davantage de statut social, d'où découle une meilleure estime de soi, ainsi qu'éventuellement plus de chances de survivre et de se reproduire.

L'art de la mystification intellectuelle

Dans le domaine des sciences humaines, les théories et les doctrines abondent. Elles sont assez souvent abstruses ; elles donnent parfois l'impression de livrer des connaissances subtiles et profondes que seuls les initiés peuvent comprendre. Ainsi, le profane se sent diminué devant les scribes, les pharisiens et les docteurs de la loi. Au fil des ans, j'ai relevé quelques expériences qui devraient rassurer le profane.

En 1973, le D^r Myron Fox présenta une conférence remarquée durant une heure, suivie d'une demi-heure de discussions. Il parla de « La théorie mathématique des jeux appliquée à la formation des médecins ». Des groupes professionnels variés constituaient son auditoire : des psychologues, des psychiatres, des travailleurs sociaux et des éducateurs. Par la suite, ces derniers eurent à évaluer la conférence en répondant à des questionnaires anonymes. Les commentaires furent très favorables et la conférence fut jugée stimulante.

En somme, Fox obtint un franc succès auprès de ces professionnels en leur parlant de questions éducatives pour lesquelles ils disposaient déjà d'un certain savoir. Mais Fox était un imposteur, un comédien professionnel engagé par trois professeurs en médecine².

Ceux-ci avaient élaboré le texte de la conférence en s'inspirant d'un article du *Scientific American*. Mais le texte de la conférence débordait complètement de l'article initial. Il était rempli de propos abusifs, d'illogismes, d'affirmations contradictoires et de néologismes. Le tout était assaisonné de plaisanteries et de références dénuées de sens à des sujets non pertinents. Le comédien avait été entraîné à répondre aux questions de l'auditoire de la même façon. Cette approche confusionnelle rendait la communication difficilement réfutable, ou falsifiable selon le terme du philosophe Karl Popper. Elle augmentait le pouvoir mystificateur de la conférence. Et les professionnels qui y assistaient voulaient se persuader d'être de fins penseurs ouverts aux nouvelles idées.

Le pouvoir de l'illisibilité

Vers la fin des années 1970, J. Scott Armstrong, professeur de marketing, voulait vérifier si une telle duperie était possible par écrit³. Armstrong demanda d'abord à vingt professeurs en administration d'évaluer le prestige de dix revues académiques. Ces revues possédaient différents degrés de lisibilité d'après le *Flesch Reading Ease Test*. La revue la plus valorisée était la plus difficile à lire ; la revue la moins valorisée était la plus facile à lire.

Il était possible néanmoins que les revues les plus prestigieuses traitent de sujets plus complexes et requièrent par conséquent un langage plus élaboré. Armstrong testa cette possibilité en réécrivant des extraits de ces revues pour les rendre plus lisibles. Il élimina les mots superflus, il remplaça les mots difficiles par des mots faciles et il sectionna les longues phrases en plusieurs phrases courtes. Une phrase se lisait originellement : « Ce document conclut que pour accroître la probabilité de garder un client en file, le fournisseur de service devrait entreprendre d'altérer l'estimé subjectif initial du client au sujet du temps de service moyen, afin de lui donner l'impression qu'il est restreint ; ou entreprendre de convaincre le client que la valeur

temporelle du service à obtenir est importante. » Le nouveau texte était : « Vous pouvez garder plus facilement le client dans une file si vous pouvez le persuader qu'il n'aura pas à attendre longtemps ou qu'il obtiendra suffisamment de bénéfices pour son attente. »

Armstrong traita ainsi quatre extraits de plusieurs pages. Pour chaque extrait, il disposait d'une version facile à lire et d'une version difficile. Il demanda à un autre groupe de 32 professeurs en administration d'évaluer sur une échelle allant de 1 à 7 « la compétence » de la recherche qui est présentée. Les évaluateurs ne connaissaient pas le nom des revues et des auteurs. À nouveau, ils valorisèrent les versions difficiles par rapport aux versions faciles. À leurs yeux, si un texte est facile à lire, il n'est pas vraiment de niveau universitaire. Ces professeurs en administration étaient autant complices que victimes de ce processus de mystification.

À la recherche de l'infalsifiabilité

Sur le plan psychosocial, il peut être plus avantageux pour un individu d'élaborer une théorie infalsifiable (au sens de Karl Popper) que d'acquérir une connaissance opératoire des phénomènes concrets. Paul Watzlawick rapporte une expérience d'Alex Bavelas en ce sens, laquelle est paraphrasée ici⁴.

Prenons deux sujets, que j'appellerai « empiriste » et « essentialiste ». (L'empiriste cherche à établir des faits. L'essentialiste cherche une réalité essentielle au-delà des faits. Les sujets doivent ignorer qu'ils sont identifiés selon ces termes.) Ils sont assis face à un écran de projection, mais ils sont séparés l'un de l'autre par une cloison qui les empêche de se voir et de communiquer. On leur montre d'abord des diapositives médicales une par une, représentant tantôt des cellules saines, tantôt des cellules malades (cancéreuses). Puis, on leur demande d'apprendre, par tâtonnement, à les distinguer.

Chacun a devant soi deux boutons identifiés respectivement « cellule saine » et « cellule malade », ainsi que deux signaux lumineux identifiés « vrai » et « faux ». Lorsqu'une diapositive est présentée aux sujets, ils ont un certain nombre de secondes pour décider d'appuyer soit sur le bouton « cellule saine », soit sur le

Scepticisme

bouton « cellule malade ». Un certain temps à la suite de leur réponse, l'un des deux signaux s'allume devant chaque sujet.

Le signal du sujet empiriste ne lui ment pas. S'il a répondu correctement, le signal « vrai » s'allume devant lui. S'il s'est trompé, le signal « faux » s'allume devant lui. Autant de cellules saines que de cellules malades sont présentées aux sujets. Dès le début, en répondant au hasard, le sujet empiriste obtient un taux de réussite d'environ 50 %. Mais avec le temps, il apprend progressivement à reconnaître les cellules avec un bon taux de réussite (d'environ 80 %).

La situation du sujet essentialiste est très différente. À chaque essai, quoi qu'il ait répondu, le voyant qui s'allume devant lui est le même que celui qui s'est allumé devant le sujet empiriste. La réponse du sujet essentialiste n'a donc aucune influence sur le signal « vrai » ou « faux » qui s'allume devant lui, mais il ne le sait pas. Au début le signal « vrai » s'allume devant lui dans 50 % des cas environ. Ensuite, au fur et à mesure que le sujet empiriste progresse, la lumière « vrai » s'allume aussi devant le sujet essentialiste dans 80 % des cas.

Le sujet essentialiste croit qu'il y a un ordre, un agencement qu'il peut découvrir en se basant sur la rétroaction « vrai » ou « faux » fournie après chaque réponse « cellule saine » ou « cellule malade ». Le sujet essentialiste ne peut pas savoir que les rétroactions qu'il obtient sont arbitraires, qu'elles n'ont rien à voir avec ses réponses, et qu'il n'apprend donc rien quant à ses hypothèses. Ainsi, il cherche un ordre, là où il n'en existe aucun qu'il puisse découvrir par ses propres actions.

On demande finalement aux sujets empiriste et essentialiste de discuter de ce qu'ils considèrent maintenant comme les règles de discrimination entre les cellules saines et les cellules malades. Le sujet empiriste donne des explications simples et concrètes. Les explications du sujet essentialiste sont nécessairement très subtiles et complexes : n'a-t-il pas dû, après tout, former ses hypothèses sur la base d'indices contradictoires ?

Ici, l'expérience de Bavelas devient fascinante. Souvent, le sujet empiriste, loin de rejeter par un haussement d'épaules les explications du sujet essentialiste comme étant trop compliquées ou même absurdes, est au contraire impressionné par leur éclat sophistiqué. Le sujet empiriste tend à se

sentir inférieur et vulnérable à cause de la simplicité banale de ses assertions. Plus les interprétations du sujet essentialiste seront élaborées, plus elles seront propres à persuader le sujet empiriste.

Avant qu'ils ne subissent un second test composé de nouvelles diapositives, on demande aux deux sujets de deviner lequel d'entre eux réussira mieux que la première fois. Presque tous les sujets essentialistes et la majorité des empiristes croient que le sujet essentialiste (identifié secrètement comme tel par le chercheur) réussira mieux. Le sujet essentialiste ne fait, bien sûr, aucun progrès, mais le sujet empiriste qui partage maintenant au moins quelques-unes des idées captieuses du sujet essentialiste réussit sensiblement moins bien que la première fois. Le discours domine ici l'empirie⁵.

Une mystification mathématique

Le psychophysiologue Michael S. Gazzaniga présente une expérience du style de celle de Bavelas, mais qu'on peut effectuer dans un salon ou dans un séminaire une fois que l'ambiance est bien réchauffée, avec des intellectuels confiants en leurs capacités mathématiques⁶. Le maître de jeu déclare : « J'ai en tête une théorie mathématique qui unit une séquence de nombres entre 1 et 100. Dis-moi un nombre et je te répondrai : « Oui, il fait partie de la séquence » ou « Non, il ne fait pas partie de la séquence ». Nous allons faire environ 30 essais et tu vas me dire un nombre à la fois. Chaque fois je te répondrai par « oui » ou par « non ». Ta tâche consiste à trouver la règle qui unit cette séquence de nombres.

(Un même nombre énoncé à deux moments différents peut donner lieu à un « oui » dans un cas et à un « non » dans l'autre. La supposée règle sous-jacente peut être une règle relative à une séquence de quelques nombres et non pas une règle fixant absolument l'appartenance ou la non-appartenance d'un nombre donné.)

Le maître de jeu a déterminé à l'avance, en tirant à pile ou face, s'il va dire « oui » ou « non » après chaque essai. (Le lancer d'une pièce de monnaie est requis parce qu'un humain introduit rapidement une structure sous-jacente lorsqu'il essaie d'écrire de lui-même une suite aléatoire de « oui » et de « non ».) Cette séquence de « oui » et de « non » est écrite sur une feuille et est cachée aux observateurs. Quand le maître de jeu regarde sa feuille, les gens

